

**Roman.** Le dernier ouvrage de Roger Martin, « Il est des morts qu'il faut qu'on tue » entraîne le lecteur dans la France de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

# Paris est une guerre civile

Le personnage central est une taupe des services infiltrée dans les milieux antisémites de l'époque. Nous croisons des tristes sires du monde politique, culturel et médiatique pas si éloignés de certains de leurs alter ego contemporains. Roman pétaradant, sans temps mort, à la fois roman noir historique et roman d'aventure, *Il est des morts qu'il faut qu'on tue* (Le Cherche-Midi, 2016) plonge le lecteur dans un monde tragique et bouffon qui a quelque ressemblance avec le nôtre. Une incontestable réussite.

**Roger Martin, vous avez situé votre récit dans une période particulièrement sombre de l'histoire de France...**

« Au risque de choquer les amateurs d'énigme ou de tueurs en série, je considère que la vocation du roman noir est d'être social et politique. C'est la leçon de *La Moisson rouge* de Hammett, des romans de Daeninckx en France, de Sjöwall et Wahlöö et Perrson en Suède, de Mc Ilvaney en Écosse, de Burke aux États-Unis. Quel meilleur truchement que l'Histoire pour dénoncer le monde tel qu'il ne va pas ? Au cœur de mon Vaucluse lepénisé, du racisme, de la haine, des discriminations de tous ordres, je crois parfois être transporté plus d'un siècle en arrière, à une époque où règne l'antisémitisme, où des journaux comme *La Croix*, *La Libre Parole* ou *L'Antijuif* lancent chaque jour leur nouveau flot de venin, où l'on perturbe un mariage à la Grande Synagogue en jetant boules puantes et vitriol, où l'on tente de verser à la Seine le fiacre de Zola, où être italien est une tare, où des antisémites peuvent se retrancher quarante jours avec des armes dans un immeuble de Paris pendant que leurs partisans occupent le quartier ! Comment, en lisant les pamphlets de Drumont ou Morès vantant les méthodes « aryennes et humaines » d'abattage des animaux à La Villette, opposées à la « cruauté atavique youpine », ne pas penser à des diatribes très actuelles ! Comparaison n'est pas raison, certes, mais déjà le discours nationaliste gangrène une partie du monde ouvrier. »

**Votre héros, Romain Delorme, n'est pas épargné par cette atmosphère délétère ?**

« Mon personnage est représentatif de son temps et de son milieu. Il en épouse la plupart des préjugés. Il témoigne parfois d'une grande naïveté, et sa position d'infiltré au cœur du mouvement antisémite, où s'agitent de fortes personnalités, l'amène à accepter sans réfléchir des certitudes irrationnelles. J'ai voulu montrer son évolution, sincère, sans invraisemblance. Il vit dans un monde où, avant que le ménage soit définitivement fait, des anarchistes ou des socialistes révolutionnaires peuvent partager certaines analyses avec des

hommes comme Drumont ou Guérin. Cela s'appelle alors le socialisme national... N'oublions pas que les massacres d'Italiens à Aigues Mortes furent commis par des hommes qui brandissaient le drapeau tricolore mais aussi parfois le drapeau rouge. »

**Vous définissez vos derniers romans comme des « romans noirs historiques ». Je vois plutôt dans *Il est des morts qu'il faut qu'on tue* un roman d'aventure, comme en écrivaient justement au XIX<sup>e</sup> des gens comme Dumas...**

« Il est incontestable qu'il y a dans mon roman maints ingrédients du roman d'aventure. Rebondissements, action, duels, femmes fatales, traîtres et méchants, avec, dans certains passages, une pointe de fantaisie et d'humour. Mais des hommes comme l'ex-préfet de police Andrieux, le marquis de Morès, les terribles bouchers de la Villette ou Guérin ont réellement existé et je n'exagère pas leurs « exploits » et, même avec ces bouffées d'oxygène, le fond du récit reste dramatique, tragique parfois. C'est la peinture crue d'une époque effroyablement noire où l'on crée le mot racisme, l'expression socialisme national et le slogan La France aux Français ! Il faudra attendre la fin des années 30 pour comprendre comment le terrain a été alors labouré. »

**Une caractéristique notable de votre roman, c'est son respect de la langue et du vocabulaire de l'époque...**

« Je suis souvent irrité des anachronismes

**« Au risque de choquer les amateurs d'énigme ou de tueurs en série, je considère que la vocation du roman noir est d'être social et politique »**

de langue ou de comportement. On écrit de plus en plus de romans historiques et le phénomène n'épargne pas le roman noir. L'Histoire est une grande tentatrice ! Trop souvent on fait penser et agir les personnages comme s'ils étaient contemporains. J'accorde une attention extrême à ne pas donner dans ce piège. Si on appelait les informateurs de police casseroles ou marmites en 1900, je veille à ne pas les baptiser indics. J'ai supprimé le mot slogan de mon texte en m'apercevant qu'il était postérieur à l'époque. Lorsque j'entends dans *Un Village français* (\*) des résistants parler de magouilles, ça me gêne. Je ne crois pas qu'il s'agisse là de détails et entendre dire à un personnage « C'est quoi ton problème ? » me heurte autant qu'une montre au poignet de Jules César. »



Roger Martin. Photo : Christophe Coffinier-La Marseillaise.

**Vous émaillez votre récit de références littéraires...**

« Dans un récit qui embrasse, avec des ellipses importantes, certes, des événements comme la Commune de Paris, la Guerre de 14-18, les émeutes de février 34, l'année 1940, il était important de faire une place, fût-ce par le biais d'une simple allusion, à des auteurs trop souvent oubliés comme Lucien Descaves ou Henry Bauër, fils naturel d'Alexandre Dumas, communard puis dreyfusard, à Michel Zévaco, père

alors comme un second Fabrice Del Dongo. C'est à la fois un hommage à des écrivains qui m'ont toujours accompagné et comme un dédoublement de personnalité puisqu'il m'est arrivé de faire des choix en me demandant comment Victor Hugo ou Jack London auraient agi dans une situation identique !

Quant à Zola, il était inévitable qu'il joue un rôle capital dans mon récit puisque il est la victime d'une incroyable campagne de haine qui culminera dans son assassinat. Mon roman est une vaste exposition des conditions historiques qui ont permis qu'en 1902 on puisse assassiner l'écrivain français le plus célèbre. Je ne fais pas de lui une icône, ses textes abominables sur la Commune de Paris ne sont pas passés sous silence, mais je crois être dans le vrai en le saisissant dans toutes les contradictions qui ne l'empêcheront pas de distinguer enfin l'ennemi véritable et de devenir ce « moment de la conscience humaine » qu'évoquait Anatole France. »

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR ROLAND PFEFFERKORN

► *Il est des morts qu'il faut qu'on tue*. Editions Le Cherche-Midi, 2016

► (\*) *Un Village français est une série télévisée française diffusée sur France 3.*

